

L'Allemagne en exil ou la présence de la Patrie incarnée dans les objets matériels et immatériels chez les soldats de 1870

Olivier Berger
Université Paris IV-Sorbonne

Au cours de la guerre de 1870-1871, le territoire français a été occupé partiellement par l'armée prusso-allemande, formée de contingents issus de tous les États allemands. Pour les soldats, la guerre incarne quelque peu un exil temporaire. Cependant, la durée de celui-ci apparaît bientôt plus longue que prévue avec la préparation du siège de Paris et son enlèvement. La séparation d'avec la patrie est d'autant plus difficile à vivre que beaucoup de soldats ou d'officiers n'ont pas voulu être arrachés à leurs occupations quotidiennes pour se retrouver dans une guerre qui donne l'impression de servir exclusivement les intérêts de la Prusse.

Notre étude sera centrée sur l'Ile-de-France occupée en raison d'une abondance de sources écrites, tant du côté français que du côté allemand, toutes inexploitées par les chercheurs¹.

La nostalgie des soldats s'exprime de plusieurs manières, incarnée dans des objets possédés ou pillés chez l'habitant, ou à travers des objets « abstraits » au rôle de médiateurs. Les militaires conservent avec eux un objet qui les relie à l'Allemagne, une pipe en

¹ Concernant nos sources, les témoignages de notables français ou d'officiers allemands haut gradés sont de loin les plus abondants, les écrits émanant de soldats allemands (essentiellement issus du monde rural) ou de témoins français d'origine modeste étant presque inexistantes. On était sans doute trop peu alphabétisé dans les milieux populaires pour écrire ses mémoires. C'est le fonds conservé à la Bibliothèque Nationale de France qui nous a été le plus utile, complété par des ouvrages de notre collection propre, dont certains sont rares.

porcelaine, une photo, avec lequel ils entretiennent un lien quasi fusionnel. On peut voir des temps forts autour de ces objets de l'exil comme les distributions de dons envoyés d'Allemagne et les fêtes de Noël où affluent dans les villes de garnisons les cadeaux venus du pays.

Loin de leur famille, de leur région et de leur travail, ils tentent de renouer avec le pays dans cet exil particulier qui est le leur. Autrement dit, ils doivent maintenir un lien avec la patrie, *das Vaterland*, sans ressentir *das Heimweh*, le mal du pays.

Comment s'exprime l'attachement au pays à travers des objets de l'exil ? Quelle est la nature de ces différents « objets » et leur rôle respectif ? Quelle expérience de l'exil peut-on tirer des récits évoquant ces objets divers ? Les objets de l'exil ont-ils permis aux militaires allemands de garder le moral ?

Dans un premier temps nous verrons comment les soldats se préparent à un exil forcé à l'aide de certains objets, dans un deuxième temps nous nous intéresserons à la nature de ces objets, enfin dans un troisième temps nous étudierons les usages des objets de l'exil.

Des précautions pour un exil à la durée incertaine

L'illusion d'une guerre courte

Au début de l'invasion en août 1870, une certaine confiance règne dans l'armée allemande. Bien que les Français soient réputés bons soldats, ils n'ont pas les avantages du canon Krupp ni la logistique germanique. Et pourtant, les avis des envahisseurs sont partagés entre crainte et mépris. Tantôt ressentie comme une légèreté, la guerre déclarée par les Français ne pourrait que les conduire à la ruine, à en croire la propagande des journaux d'outre-Rhin comme la *Kölnische Zeitung* (NEUKOMM, 1874 : 3)². Ceux-ci multiplient les fanfaronnades, pronostiquant la chute de Paris avant le mois de novembre ou décembre 1870. Qui pourrait en croire autrement ? A partir de là, les soldats espèrent une victoire rapide,

² Entre autres la *Kölnische Zeitung* (Gazette de Cologne) pronostique la chute de Paris pour la mi-septembre, d'après NEUKOMM.

comme l'État-Major ou le chancelier Bismarck qui ne souhaitent pas une prolongation de la guerre, car elle serait synonyme d'une possible intervention des neutres (BUSCH, 1879 : 295)³. Si la guerre est courte, on rentrera chez soi au plus tôt, peut-être avant Noël (NEUKOMM, 1874 : 235), ou avant la naissance du petit dernier. Chacun a ses affaires professionnelles laissées entre parenthèses au pays.

Dans tout les cas, il s'agira de maintenir le contact avec celui-ci, autant que possible, à l'aide d'un objet quelconque.

Le maintien d'un lien avec le pays grâce à un objet de l'exil

On pourrait définir un objet de l'exil par sa fonction plus que sa nature, qui importe moins : il sert avant tout à maintenir un lien avec le pays, par différentes manières, comme un cordon ombilical symbolique. Il donne l'illusion d'une continuité au-delà de la distance et, bien entendu, avec une charge affective forte. L'objet prouve aussi qu'il existe une expérience de l'exil qui se vit chez son détenteur. Aussi a-t-il un rôle de médiateur entre l'exilé et le pays.

Premier objet de l'exil, le plus naturel, la lettre. Envoyée d'Allemagne par la famille, les amis, la fiancée, sa réponse devient elle-même objet d'un exil. Ces échanges de lettres ont lieu sans discontinuer grâce à la *Feldpost*, la poste aux armées qui fonctionne normalement, depuis que les départements de l'Ile-de-France ont été repris en main par une administration allemande que dirige le fonctionnaire Rosshirt (DIEULEVEUT, 1872 : 210-212)⁴.

³ Il expose ses craintes devant son secrétaire en décembre : « Mais maintenant cela dure trop longtemps [...] le danger d'une intervention des neutres croît de jour en jour. »[sic], cité par BUSCH.

⁴ Dès novembre, plusieurs avis de Rosshirt annoncent la reprise du service postal dans les territoires occupés entre autres pour les envois vers les États allemands. Sont concernées notamment la plupart des villes importantes de la région qui reçoivent un bureau postal allemand. Cf *Recueil officiel du département de Seine-et-Oise* (édité par l'occupant sur le modèle français), n° de novembre 1870. Chaque corps d'armée avait sa poste de campagne, acheminant 50 000 lettres par jour environ. Quant aux cartes de correspondance préimprimées, il en a été écrit 12 millions, ce qui atteste du maintien d'un lien avec le pays. Chiffres cités par DE LA RUE, 1871 : 150-155.

Bien que moins évidents que les lettres de correspondance, conservées religieusement par les soldats, il existe tout un tas d'objets matériels et immatériels, lesquels n'ont pas été analysés sous cet angle par les observateurs contemporains, puisqu'on y voit seulement le côté pittoresque d'un occupant barbare, que l'on est tenté de caricaturer. Au contraire, la nostalgie allemande fut très subtile, à tel point que les troupiers s'accrochaient à des objets très divers, qui pouvaient leur faire oublier un exil forcé en terre française. Plus le siège s'allongeait dans la durée, plus ils s'accrochaient à des objets de l'exil. Laissons la parole au soldat Oskar Leibig qui évoque cette diversité des objets avant le départ en France :

« Les hommes ont aussi leurs besoins, leurs choses qui leur tiennent à cœur et dont ils ne doivent pas manquer, à savoir : pipes, cigares, tabac à priser, montre, calepin, petit livre de prières, testament actualisé, harmonica, petit tambour, chocolat, opium, sparadrap, saucisse cervelas, cartes à jouer, papier à lettre, carte de correspondance et encore d'autres objets non nommés ici » (LEIBIG, 1889 : 12).

Ils emportaient, à travers ces objets, un petit bout d'Allemagne avec eux.

Emporter ou avoir un petit bout d'Allemagne avec soi

Des biens matériels qui rappellent le pays

À Versailles, quartier général allemand, et dans les villes de garnison, on observe attentivement le moral de l'adversaire, on s'en amuse surtout lorsqu'il est flanchant, comme après un revers militaire. On interprète toute parole qui dénoterait un affaiblissement chez les Allemands⁵. De ce fait, on est fier de dénigrer les soldats qui portent avec eux des objets matériels jugés pittoresques. Voici une typologie non exhaustive de ces derniers :

*Cigares et pipes : parmi les accessoires fournis aux soldats, des cigares importés d'Allemagne. Bientôt, ce sont les Français qui doivent leur en procurer chaque jour. Des

⁵ Il se trouve que les rapports de police de la ville sont très riches de ces détails. Toute parole d'un soldat entendue dans un café est aussitôt notée par des indicateurs qui y cherchent des signes de faiblesse. Cf Archives Communales de Versailles, 1 I 1022.

soldats possèdent de longues pipes en porcelaine typiquement allemandes (*Les Allemands en France*, 1872 : 37 ; FAUTRAS, 1907 : 37, 52)⁶, d'autres en fabriquent sur place selon un modèle semblable, les pipes dites de Carrières, à l'aide de roseaux (NEUKOMM, 1874 : 113-114)⁷.

*Vins, bières et alcools : les boissons obtiennent un franc succès chez les soldats, auxquels on reproche d'être trop souvent ivres, surtout quand elles viennent d'Allemagne, données par l'intendance dans un premier temps, qui concentre des denrées dans des magasins à provisions⁸. Un officier de cavalerie note même dans son journal, non sans délectation, que son supérieur lui offre un grand verre de vin du Rhin, près de Limours, après son rapport (PARDIELLAN, 1920 : 56).

*Les charcuteries et viandes fumées : omniprésentes dans les repas, elles rappellent le goût du pays, d'où elles viennent. En exil on emporte souvent sa cuisine avec soi (LINGK, 1909 : 74-75)⁹, d'autant plus que les denrées se trouvent facilement quand l'armée en procure à ses hommes – comme à Saint-Denis, où les soldats arrivent avec des saucissons (MONIN, 1911 : 151) accrochés sur leurs baïonnettes de fusil ! Ailleurs, le peintre Anton von Werner se souvient avoir mangé ses saucisses aux petits pois à Brunoy, lui évitant la disette (WERNER, 1913 : 13).

⁶ L'auteur voit de ces fumeurs sur les terrasses des cafés à Versailles, siège du Grand État-Major. Plus loin vers Etampes, l'otage civil Gustave Fautras croise des soldats hessois, longues pipes au bec, guidant un troupeau de vaches réquisitionnées. Leur air mélancolique lui fait penser qu'ils ont la nostalgie des pâturages de la vallée du Rhin. Il appelle aussi les soldats « ces fumeurs de la Sprée ». Cf FAUTRAS. On retrouve souvent dans les récits ce thème des soldats fumeurs de pipe.

⁷ Ainsi nommées parce qu'elles sont fabriquées dans le village de Carrières-sur-Seine près de Nanterre.

⁸ Tout ce qui relevait de la logistique et du ravitaillement était l'affaire du service des Étapes, chargé de maintenir les lignes de communication entre les unités et les bases de départ. Le vin français trouvé dans les caves concurrençait aussi le vin allemand...

⁹ Dans ses *Souvenirs*, le major von Lingk se plaît à évoquer un commandant wurtembergeois qui, le 23 décembre, lui fit de la cuisine souabe à Villeneuve-Saint-Georges, donnant ainsi à la soirée un caractère inoubliable.

Toutes ces denrées viennent de l'intendance¹⁰ ou sont achetées chez des vivandiers allemands qui s'installent dans toutes les grandes villes de garnison, ouvrant des stands pour les soldats (*Les Allemands*, 1872 : 36, 40-41)¹¹. On y trouve de tout pour tous les goûts. Aussi, il existe un système d'envoi de cadeaux par des particuliers, collectés en Allemagne ou en pays neutres, le *Liebesgaben*, traduit par « dons volontaires », dont les distributions sont fréquentes (NEUKOMM, 1874 : 151-153, 236)¹², sans parler des colis envoyés par les familles des soldats via la *Feldpost* (DE LA RUE, 1871 : 154). On y retrouve tous les objets précités, envoyés par lots aux officiers comme aux ministres à Versailles, en si grand nombre que Bismarck ne sait plus que faire de ses caisses de vins et de cigares (BUSCH, 1879 : 157-158, 425)¹³. En fin de compte, ces objets ont tous un goût allemand qui font leur succès auprès des troupes. Ils sont aussi distribués aux blessés afin qu'ils gardent le moral.

D'autres objets de l'exil sont à noter comme :

*Les photos : bien que le fait était rare, des soldats pouvaient avoir sur eux des photos de famille, maintenant une illusion de présence. Il semblerait qu'ils se plaisaient aussi à piller des photographies de femmes, n'hésitant pas à les faire passer pour des portraits de leurs

¹⁰ Le service des Etapes avait organisé le ravitaillement en créant des magasins généraux de vivres dans les grandes villes, on y concentrait le produit des réquisitions régionales avec des denrées importées d'Allemagne. Ainsi l'occupant pouvait-il garantir un stock mettant son armée à l'abri du besoin.

¹¹ Ici il s'agit de Versailles. Souvent les auteurs insistent, à tort ou à raison, sur la piètre qualité des marchandises vendues par les Allemands aux soldats. On trouvait ces marchands à Lagny et Saint-Denis, entre autres. Voir respectivement ERNOUF, 1874 : 57 ; MONIN, 1911 : 208, 224-225. Quant aux marchands installés à Versailles, ils sont connus pour fournir toutes les denrées venues d'Allemagne dont les tabacs, les caviars, les viandes fumées et les spiritueux. Ils passaient même des annonces dans le journal de propagande édité en français, le *Moniteur prussien*, et se faisaient connaître par des affiches bilingues. (Cf DELEROT, 1900 : 237-238.)

¹² En Allemagne, le comité provoquait des dons en argent et en nature : fin 1870 il avait collecté 3 millions de thalers, soit 12 millions de Francs, et envoyé 90 000 colis dans 900 wagons. On trouvait des aliments, des conserves, des vins, des tabacs et des objets divers dont des bibles de la Société des Missions. Les colis partant de Berlin recevaient des étiquettes humoristiques réalisées par les peintres de l'Académie. À leur arrivée, les produits collectés étaient distribués par les chevaliers de Saint-Jean, sur place ou dans les cantonnements. Chaque soldat pouvait demander ce qu'il souhaitait. Neukomm note que les denrées étaient bien des « souvenirs de leur pays », (*Op. cit.*, p. 153). C'est surtout dans la période de Noël que les dons affluèrent en grand nombre.

¹³ Sur l'origine des provisions, Neukomm et Busch précisent qu'elles sont toutes issues du *Liebesgaben*, traduit en français par dons d'amitié. Vins du Palatinat, pâté de truites et bière de Berlin figurent parmi les vivres couramment offerts. Bismarck mentionne une caisse de cigares envoyée de Brême en janvier 1871.

« fiancées » (DELEROT, 1900 : 202)¹⁴, façon de remplacer leur bien-aimée laissée au pays. Plus curieux, ils volèrent souvent de petites peintures à l'huile représentant des portraits de femmes, encore un substitut de l'être aimé (FLEURY, 1871 : 95)¹⁵. J'émetts l'hypothèse qu'ils choisissaient des photos ou tableaux de femmes qui pouvaient ressembler à leurs fiancées.

*Des vêtements de femme : par fétichisme, ils étaient volés en grand nombre, surtout dans les villes. Ils devaient rappeler une épouse ou compenser son absence (FLEURY, 1871 : 88-89, 201)¹⁶.

*De menus objets de la panoplie du soldat : qu'il s'agisse de bijoux (BOURDEREAU, 1879 : 32)¹⁷ ou de jeux de cartes, ce sont les effets que le soldat porte sur lui depuis le pays. Ces éléments rappellent des parties de cartes entre amis, les bijoux marquent des moments précis de la vie (baptême, communion, mariage). Ils témoignent du passé civil des hommes en uniforme et sont attachés à des souvenirs.

*Enfin, les pièces de monnaies : elles avaient été autorisées à circuler avec cours forcé dans toute transaction avec les Français. Leur acceptation était obligatoire, même si les rixes ont été fréquentes dans des affaires de parité contestée. Non seulement ceci arrangeait l'État-Major, mais on peut y voir une volonté de faire croire au soldat qu'il est en Allemagne, car payer en argent allemand signifie être chez soi, malgré l'éloignement géographique. C'est comme si rien dans les habitudes d'un Allemand n'était changées, fût-ce en pays ennemi, d'autant plus que le soldat avait logiquement de l'argent allemand sur lui.¹⁸

¹⁴ DELEROT parle de cette « mélancolie germanique » en donnant un exemple avec un sous-officier bavarois qui présente à ses hôtes la photo de sa « fiancée », en fait une photographie privée dérobée dans un album.

¹⁵ Le lieutenant comte Polliet, wurtembergeois de lointaine origine française, emporte un petit portrait de jeune fille (peint à l'huile) du château de Plessis-Lalande.

¹⁶ A Plessis-Lalande, un témoin a vu quantité de vêtements de la toilette féminine sortir des sacs des soldats.

¹⁷ La plupart des soldats polonais de l'armée allemande portait des médaillons qu'ils montraient en se disant catholiques, comme si le bijou, morceau du pays, était aussi un signe de ralliement, de reconnaissance, notamment pour rassurer les interlocuteurs français.

¹⁸ Décret concernant le cours [forcé] de l'argent allemand en France, 8 novembre 1870, inséré au *Recueil officiel* de novembre. Un thaler était équivalent à 3,75 F, un tableau indiquait les différentes subdivisions et parités. Il témoigne de l'organisation minutieuse des départements occupés par l'administration militaro-civile allemande. Imposer la monnaie allemande est aussi une marque de souveraineté très symbolique.

Mais il existe encore une autre catégorie d'objets plus immatériels, tout aussi importants.

Des objets spirituels et immatériels pour être en Allemagne par la pensée

Moins connus que les précédents, des biens immatériels pouvaient servir de crochets d'attache avec le pays, en véritables objets de l'exil. Nous en avons recensés quelques-uns :

*La lettre amulette : elle était portée par les soldats et censée les rendre invulnérables, depuis une tradition ancrée dans le protestantisme, courant religieux allemand. C'est vers 1579 qu'elle est apparue dans une église du Holstein. Par un lien mystique elle portait bonheur, avec l'inscription « Il faut avoir la foi, car sans la foi, cette lettre n'a aucune vertu » (NEUKOMM, 1874 : 164-165)¹⁹.

Les objets qui suivent peuvent être qualifiés « d'actes-objets », tels la participation à la messe, le fait de chanter, d'éprouver de l'affection, de chasser ou encore de travailler. Il s'agit là d'objets immatériels associés à une action, qui ne sont objets d'exil que dans la mesure où ils sont accomplis par les soldats.

*Les messes : célébrées en plein air ou dans des églises, le pasteur ou le prêtre y officiait pour ses fidèles luthériens ou catholiques. Il semblerait que les messes n'aient pas intéressé les observateurs tant elles étaient banales (RETALI, 1903 : 46)²⁰.

*Les chants : qu'ils soient militaires, religieux ou grivois, ils contribuèrent aussi à la continuité du lien unissant le combattant à son sol natal, puisqu'ils étaient « importés » du pays, et interprétés en langue allemande, pour le plus grand malheur des témoins français. Retenons le plus célèbre, le fameux « *Ich hatte einen Kamerad* », *J'avais un camarade*, chanté au moment des funérailles de soldats tués après une bataille, exprimant une nostalgie du pays. Aussi, l'acte même de chanter était absolument patriotique : *Die Wacht am Rhein*

¹⁹ Document rapporté par le journal *Die Gartenlaube*.

²⁰ En pratique, le culte protestant était célébré indistinctement dans une église ou un temple. Tel est le cas à Sannois où, le 16 octobre 1870, le maire écrit que « les troupes assistent en grand nombre à l'office protestant célébré dans notre église ».

(hymne national allemand) et *Für König und Vaterland* furent sans doute les chants les plus entendus à Versailles, à Massy et ailleurs (DELEROT, 1900 : 113 ; NEUKOMM, 1874 : 166, 293 ; *Les Allemands*, 1872 : 80-81)²¹.

*Des transferts d'amour paternel ou filial par la présence de personnes rappelant les proches : ils ont été vus lorsque les soldats logés chez l'habitant, à Versailles ou ailleurs, s'éprenaient d'affection pour les enfants de leurs logeurs. Il s'agissait d'un bref moment de répit qui leur rappelait la vie en paix au foyer (*Les Allemands*, 1872 : 17 ; FLEURY, 1871 : 51, 82 ; DESJARDINS, 1882 : 64)²².

*La pratique d'une activité de loisirs : la chasse, activité aristocratique par excellence, fut le sport favori des officiers dans les domaines privés et les bois de la région parisienne (RETALI, 1903 : 61, 100)²³, suite des parties de chasse livrées au pays.

*La poursuite de son métier : cet acte a existé. Nous en donnerons juste un exemple : près d'Argenteuil, un soldat de la Landwehr se livre tranquillement à un travail de greffe devant le propriétaire, lui confiant être pépiniériste à Berlin et chasser ainsi l'ennui en utilisant des outils trouvés dans la serre. Accomplir son travail habituel même en France ne pouvait que donner l'illusion de pratiquer en Allemagne son métier. Symboliquement, c'était mettre la guerre entre parenthèses (*Les Allemands*, 1872 : 87-89)²⁴.

²¹ Dans une auberge de Massy, l'auteur du titre *Les Allemands en France* subit le chant « vacarme » et « monotone »[sic] d'une trentaine de uhlands. Rien n'était plus insupportable aux Français que l'expression de la joie allemande par le chant. Il est possible que les soldats jouaient aussi de la musique allemande, mais rares sont les sources l'évoquant.

²² La physionomie des personnes était certainement pour quelque chose dans l'attrait que les Allemands éprouvaient pour certaines d'entre elles. Le hasard voulait qu'elles ressemblât à un tel ou un tel laissé au pays. L'auteur de *Les Allemands en France* est témoin d'une telle scène : un soldat ayant appris le décès de sa femme au pays laissant cinq jeunes orphelins pleure en prenant dans ses bras une fillette, dans une auberge de Bièvres, en février 1871. A Plessis-Lalande, la vue d'un enfant faisait pleurer les soldats wurtembergeois, nostalgiques, l'auteur ajoutant que les soldats avaient hâte de revoir leurs familles. A Saint-Prix, des soldats logés chez une marchande de tabac âgée s'occupent d'elle et de son jeune enfant avec dévouement, d'après DESJARDINS. Ces Français devenaient quasiment des « hommes-objets » de l'exil allemand.

²³ Un exemple suffira à Sannois : les officiers se font transporter dans les bois de Saint-Germain afin de chasser le gibier, comme si la guerre n'était pas là. Souvent les fusils réquisitionnés n'étaient pas rendus.

²⁴ La *Landwehr* était l'armée territoriale constituée de civils appelés.

Peu importe finalement la nature matérielle ou immatérielle de ces objets si variés, chacun fait jouer les cinq sens, puisqu'ils sont amenés à avoir des usages de deux catégories : individuels et collectifs à la fois.

Les usages individuels et collectifs des objets de l'exil

Des rites associés aux objets

Les différentes actions liées aux objets de l'exil ont en commun le fait qu'elles constituent des rites : fumer, boire, manger, chanter, rire, sont des activités revenant fréquemment chez les soldats dans leur vie quotidienne. Elles sont répétées journalièrement pour les repas, très souvent pour les dégustations de cigares, tous les dimanches pour les messes, une fois par semaine au minimum pour la correspondance (DE LA RUE, 1871 : 153). Au premier sens du terme, un rite est un cérémonial accompli selon une coutume immuable, en l'occurrence les habitudes nées de la guerre. Aussi le troupier prend-il ces nouvelles habitudes propres à la guerre, comme le fait de cuisiner en plein air et de consommer des aliments qui n'ont pas à être réchauffés, telles les charcuteries. Aussi peut-il il boire et chanter en groupe dans les auberges, par exemple.

Un objet de l'exil comme le cigare ou la bière peut tout autant avoir un usage intime qu'un usage collectif, selon si le soldat fume ou boit tout seul, ou en groupe. Effectivement, il se trouve que les soldats, d'après les sources, eurent à vivre cette expérience de l'exil à la fois individuellement et collectivement. La typologie des objets énumérés montre que chacun pouvait avoir ces deux usages à un moment donné, dans un contexte précis. Quand les hommes se retrouvaient, les rites accomplis individuellement s'opéraient alors en groupe. On peut penser qu'une réelle adhésion à un groupe a existé autour de ces rites et que, donc, une forme de germanité s'affirmait au vu et au su de tous.

Sans doute est-ce le besoin de créer ou de recréer un groupe qui a poussé les soldats à accomplir des rites avec des objets très particuliers, besoin de convivialité qui tranche avec les horreurs de la guerre.

Recréer une convivialité face aux angoisses du lendemain

En résumé, l'idée phare liant entre eux ces objets de l'exil si différents est la recréation d'une convivialité entre les hommes, la constitution d'un groupe viril avec une communauté de destin. *A priori*, la guerre et l'uniforme abolissaient les barrières de classe, ne laissant plus qu'un ensemble de camarades de combats unis par des rites et des coutumes nées de la guerre. Entre deux sorties sous Paris, à la veille d'une bataille ou au repos après le coup de feu, il fallait que le soldat oublie l'éloignement de l'Allemagne par ses objets de l'exil. Penser à l'Allemagne équivalait à refuser la mort en terre étrangère, d'où une consolidation du moral.

Les temps forts de cette convivialité sont non seulement les distributions de lettres, des cadeaux du *Liebesgaben*, les repas à l'auberge, mais encore les fêtes de Noël célébrées de manière fastueuse, parfois avec les moyens du bord, sinon toujours avec bon goût. Celles-ci entretenaient l'espoir d'un prompt retour au pays, mais du moins le temps de la fête était-il à notre avis le rapprochement suprême avec l'Allemagne. Que manquait-il d'autre au soldat à part la présence des siens quand il mangeait et buvait des produits allemands, entouré de ses camarades, dans une ambiance de chants allemands ? Nous disposons de sources intéressantes sur la célébration de Noël qui révèle être importante pour tous les combattants dont la piété est maintes fois soulignée par les contemporains. Non seulement une forme de joie y est présente, mais encore les hommes savent qu'au même instant les leurs font la fête au pays et pensent mutuellement les uns aux autres. Naturellement les cadeaux faisant le plus plaisir sont ceux venant d'Allemagne.

À tous les niveaux, la fête est célébrée avec des moyens minimaux, comme le montrent les gravures tirées du *Harper's Magazine*, un journal anglais dont le correspondant suivait l'armée allemande au Raincy (HUSTIN, 1912 : 33-38). De la forêt les hommes ramènent un sapin, le parent et ouvrent ensemble les cadeaux du *Liebesgaben*, expriment de la gaieté autour d'un verre de vin, dans une cabane de fortune. C'est à ce moment qu'était le plus

visible cette expérience de l'exil. Dans Chaville, les hommes d'une escouade sont réunis autour d'un petit sapin couvert de saucissons, de pains d'épice et de savons achetés à Versailles (NEUKOMM, 1874 : 237-238)²⁵. Quant à l'État-Major, il a sa réception fastueuse à la Préfecture de Versailles, les invités comme le major von Lingk sont gâtés avec un « cadeau royal » puis du « boudin superbe, envoyé par la Princesse Royale »[sic] (LINGK, 1909 : 77-79). Personne n'était laissé de côté, et il est bon de remarquer combien les civils allemands ont soutenu les troupes par ces envois qui les raccordaient avec leur patrie, le temps d'une dégustation.

À travers les objets de l'exil, il est possible de mesurer le degré d'attachement au pays chez le soldat allemand, lequel était très fort, contrairement à ce que l'observateur français imaginait alors. Celui-ci n'a aucune compassion, ne cherchant pas à comprendre pourquoi le soldat s'attache à des objets qui comblent un vide, en lui projetant un sens.

Ces objets de natures et de tailles différentes, portés par le soldat ou importés en France, avaient un rôle commun : celui de faire oublier la guerre un court instant, de permettre aux hommes de faire abstraction d'un conflit dont on ignorait la durée. Ils pouvaient rassembler momentanément les soldats, créer des liens tout en servant à réduire la distance avec la mère patrie, comme la peluche des enfants qui symbolise la présence parentale de façon permanente. À noter qu'ils faisaient intervenir les cinq sens, donnant au vécu de l'exil une pleine signification. Lors de leur départ de France, les Allemands repartent avec d'autres objets impersonnels pris chez l'habitant et qui leur rappelleront leur expérience de soldat en France.

En exil, le soldat part avec sa cuisine, avec une pensée pour les siens, avec la foi de ses ancêtres, et vit son exil au fur et à mesure de l'éloignement. Cette expérience de l'exil exista bel et bien, démontrant peut-être la fragilité d'une armée qui restait avant tout humaine, même loin de chez elle. L'exil individuel et collectif transformait les coutumes habituelles en

²⁵ Anecdote rapportée par Wellmer, journaliste allemand aux avant-postes (cf NEUKOMM). Sur la même commune, un homme de la *Landwehr* lit une lettre de sa femme devant une branche de sapin, se terminant par ces mots : « *Quel triste Noël nous aurons et quel triste baptême pour notre nouveau-né, que tu ne pourras presser sur ton cœur !* ».

coutumes de guerre. Par contre il est difficile de savoir si l'État-Major a manipulé ce sentiment d'exil pour rendre les troupes combattantes ou non.

Tous les objets de l'exil ont-ils permis aux soldats de garder le moral ? Oui, certainement. Autant ou plus que la haine de l'ennemi, ces objets les ont aidés à tenir malgré les moments douloureux du siège de Paris. Même s'ils avaient les pieds en France, les soldats avaient le ventre, le cœur et l'esprit en Allemagne.

Présentation d'un objet de l'exil : J'ai choisi de vous apporter cette pièce de monnaie, un *Silbergroschen* ou sou d'argent, pièce valant 1/30^e de Thaler, soit 12,5 centimes de Francs selon le cours forcé. Elle est de mauvaise qualité, en billon, c'est-à-dire en cuivre argenté. Bien entendu, elle ne permet pas d'acheter quoi que ce soit en pays occupé, elle n'est qu'un complément (8 sbg = 1F). Au delà de sa faible valeur faciale, elle a une valeur affective réelle en tant que morceau du pays puisqu'elle a été frappée aux ateliers de Berlin, capitale prussienne (ce que signale la lettre A, 1868). Le souverain représenté, Guillaume, est le futur empereur allemand. Il faut imaginer qu'elle a voyagé dans la poche d'un soldat avant d'arriver en France où l'État-Major autorise sa circulation. Pour son détenteur, l'acte de payer en monnaie prussienne signifiait être en Allemagne, autant dire que cette pièce donnait l'illusion de ne pas être vraiment en guerre à l'étranger. Ensuite, elle est restée en France et a atterri dans les mains de mes ancêtres français.

Liste des références

ANONYME (1872), *Les Allemands en France, huit jours dans Seine-et-Oise*, Paris, Librairie générale. Bibliothèque Nationale de France.

BOURDEREAU Docteur (1879), *L'Hospice Brézin à Garches pendant l'occupation allemande*, Paris, Debons. BNF.

BUSCH Moritz (1879), *Le comte de Bismarck et sa suite pendant la guerre de France*, Paris, Paris, Dentu. BNF.

DE LA RUE Adolphe (1871), *Sous Paris pendant l'invasion*, Paris, Furne. BNF.

DELEROT Emile (1900), *Versailles pendant l'occupation, recueil de documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande*, Paris, Plon. BNF.

DESJARDINS Gustave (1882), *Tableau de la guerre des Allemands dans le département de Seine-et-Oise*, Paris, Cerf. BNF.

ERNOUF Baron (1874), *Histoire des chemins de fer français pendant la guerre franco-prussienne*, Paris, Librairie générale. BNF.

FAUTRAS Gustave (1907), *De la Loire à l'Oder*, Paris, Hachette. BNF.

FLEURY Docteur (1871), *Occupation et bataille de Villiers-sur-Marne et de Plessis-Lalande*, Paris, Librairie internationale Lacroix. BNF.

HUSTIN Arthur (1912), *Les Allemands à l'est de Paris, du canal de l'Ourcq à la Marne, 1870-1871, documents, souvenirs et anecdotes*, Paris, Librairie contemporaine. Collection O. BERGER.

LEIBIG Oskar (1889), *Erlebnisse eines freiwilligen Jägers im Feldzuge 1870-71*, Nördlingen, Ch. Beck. BNF.

MONIN Hippolyte (1911), *Histoire du siège et de l'occupation de Saint-Denis par les Allemands en 1870-1871*, Saint-Denis, Bouillant. BNF.

NEUKOMM Edmond (1874), *Les Prussiens devant Paris, d'après des documents allemands*, Paris, Société des Gens de Lettres. BNF.

PARDIELLAN P. de (circa 1920), *Chevauchées prussiennes, du Rhin à la Manche, journaux de guerre d'officiers allemands*, présentés par l'auteur, Paris, Dentu. Collection O. BERGER.

Recueil officiel (prussien) du département de Seine-et-Oise, publié partiellement par DIEULEVEUT J.E (1872), *Versailles quartier général prussien*, Paris, Lachaud. BNF.

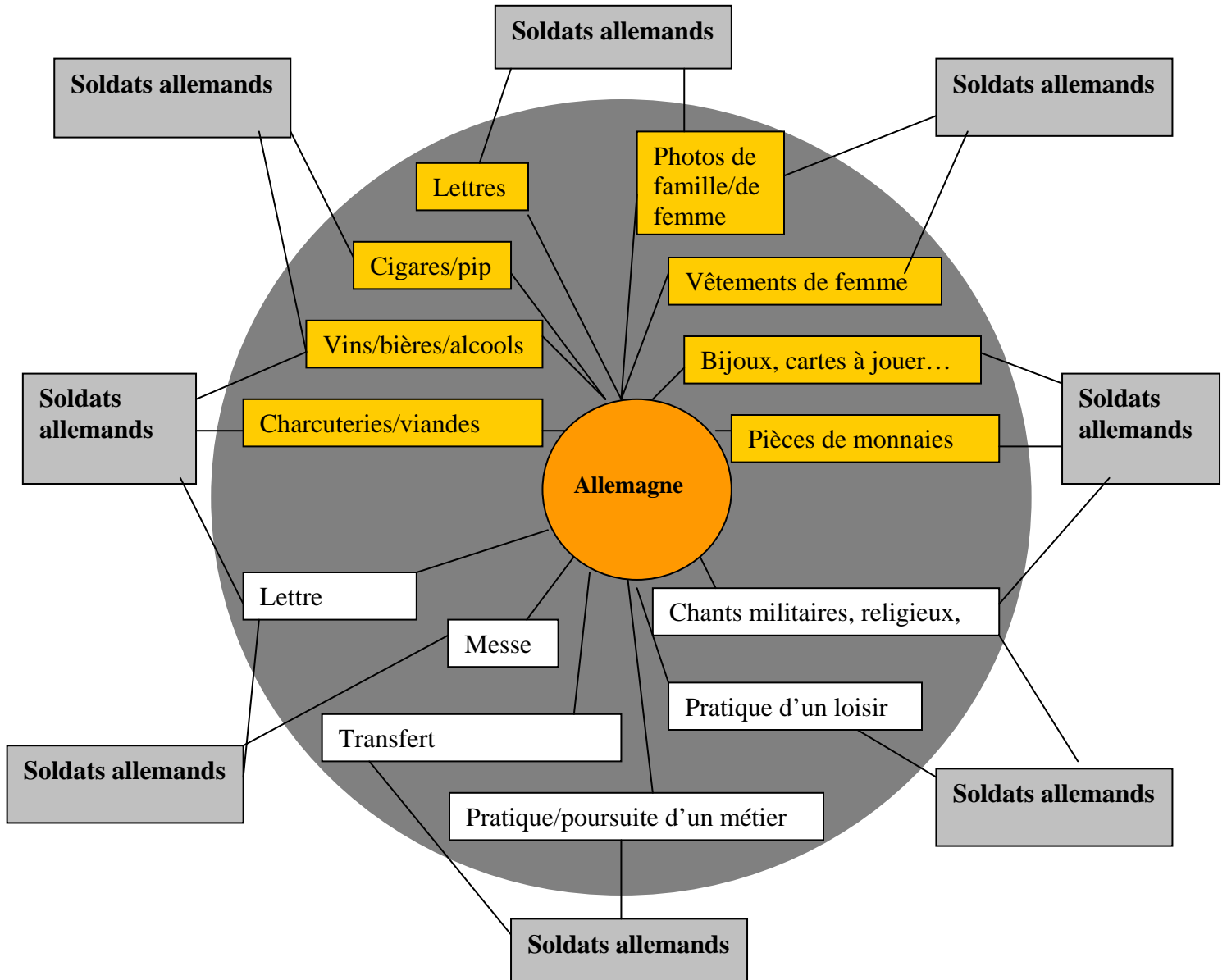
RETALI Pierre Paul (1903), *Occupation allemande de Sannois*, Sannois, Bernard. Collection O. BERGER.

Von LINGK Major (1909), *Souvenirs d'un commandant d'Etapes*, Paris, Chapelot. BNF.

von WERNER Anton (1913), *Erlebnisse und Eindrücke, 1870-1890*, Berlin, Ernst Siegfried Mittler und Sohn, Königliche Hofbuchhandlung. BNF.

Schéma des objets reliant les soldats à l'Allemagne comme des médiateurs

Note : objets matériels sur partie supérieure, objets immatériels sur partie inférieure du disque



Document : Avis publié en deux langues par les marchands allemands à Versailles au moment de Noël, paru dans le *Moniteur officiel* prussien, journal de propagande édité par l'occupant (DELEROT, 1900 : 364) :

« *Cadeaux de Noël*. Le soussigné a l'honneur de prévenir le public que son stock en *marchandises de laine* consiste environ en :

1000 paires de bas ;

400 paires de caleçons ;

1000 paires de *gants tricotés et moufles* ;

Ainsi qu'en 500 à 600 *couvertures de laine* [...]

Le soussigné se permet de rappeler à cette occasion : son dépôt de tabacs et cigares, son vrai kümmel de Gilka, diverses liqueurs, chocolats.

En plus, son assortiment complet en : gants de peau fourrés, gants de Buxking, et finalement son assortiment en *pipes allemandes*. »

Gustave de HULSEN

65 rue de la Paroisse, en face les n^{os} 80 et 82.